

Yan ALLEGRET

MONSTRE(S)

Feuilleton en treize épisodes

A la mémoire de Frédérique Gérin.

On doit tout réviser, même les sanglots

Emile Cioran

PROLOGUE HISTORIQUE NON EXHAUSTIF. DES HISTOIRES. DES MOTS.

Sarajevo enfanta et acheva ce siècle. De l'assassinat de Francois-Ferdinand à Sniper Alley.

Wassily Kandinsky dit en 1912: "Notre âme, après la longue période de matérialisme dont elle ne fait que s'éveiller, recèle les germes du désespoir, de l'incrédulité, de l'absurde et de l'inutile. Le cauchemar des doctrines matérialistes n'est pas encore dissipé. Seule une faible lumière vacille, comme un point minuscule dans un énorme cercle noir".

C'est la faute à Cabrinovic, Illitch et Princip, qui tira sur le duc. Une mort fertile. Quelques millions suivirent.

Des fronts s'étendirent sur le vieux continent, creusant des sillons dans la terre.

Comme la fête de Noël 1914 approchait, une étrange camaraderie se développa entre les soldats positionnés de part et d'autre du front occidental des Flandres. Les soldats britanniques et allemands échangèrent leurs voeux à grands cris et s'envoyèrent de la nourriture par dessus le no man's land qui séparait les tranchées. Le point culminant de ces échanges se situa à Noël, quand des soldats des deux camps sortirent prudemment de leur tranchées pour se serrer la main et échanger des cigarettes. L'esprit de camaraderie dura plusieurs jours dans certains endroits, avant que les généraux n'ordonnent aux soldats de reprendre leurs positions. L'intermède ne se répéta jamais par la suite.

En 1916, le Maréchal d'artillerie Paul von Hindenburg dit: "Non, désormais je ne lis plus de poésie. Cela pourrait m'attendrir". James Joyce dit la même année: "Je ne veux plus servir ce à quoi je ne crois plus, que cela s'appelle mon foyer, ma patrie ou mon Église. Et je veux essayer de m'exprimer, sous quelque forme d'existence ou d'art, aussi librement et aussi complètement que possible, en usant pour ma défense des seules armes que je m'autorise: le silence, l'exil et la ruse".

"Quand nous haïssons un homme, nous haïssons dans son image quelque chose qui réside en nous. Ce que nous ne portons pas en nous ne peut nous toucher." Hermann Hesse. 1919.

En 1933, Marinus Van Der Lubbe fut élu pyromane (fictif) de l'année. La valse des coupables commença, parsemée de couteaux, de cristal et d'étoiles.

Neville Chamberlain dit le 30 Septembre 1938: "mes chers amis, c'est la seconde fois dans notre histoire que nous rapportons la paix à Downing Street. Je suis convaincu que c'est la paix pour notre époque. Nous vous remercions du fond du coeur et nous vous conseillons à présent de retourner tranquillement chez vous et de vous mettre au lit en toute confiance". Rires (jaunes) dans les ghettos.

Le maréchal Pétain dit le 1er Mars 1941: "Ouvriers, techniciens, patrons, si nous sommes aujourd'hui confondus dans le malheur, c'est qu'hier vous avez été assez fous pour vous montrer le poing. Renoncez à la haine, car elle ne crée rien; on ne construit que dans l'amour et dans la joie".

Auschwitz en écho. Les notables de la ville amenés devant les fosses. Les sillons dans le sable des pieds/bras/têtes que l'on traîne vers les trous. Auschwitz. Fin d'une certaine possibilité de l'humanité.

Robert Oppenheimer dit le 16 Juillet 1945: "Je suis devenu l'incarnation de la mort, le destructeur des mondes". Albert Einstein dit le 24 Mai 1946: "La puissance déchaînée de l'atome a tout changé, si ce n'est notre façon de penser et nous sommes par conséquent entraînés vers une catastrophe sans précédent".

Hiroshima. Nagasaki. 230 000 personnes évaporées. L'apocalypse des textes anciens devient pour la première fois techniquement possible.

Le 14 Mai 1948, David Ben Gourion dit: "Nous faisons appel aux habitants arabes du pays de Palestine en leur demandant de retourner sur les chemins de la paix, et les assurons qu'ils jouiront du droit de citoyenneté (...) à égalité avec les Juifs. Nous offrons la paix et l'amitié à tous les états voisins et à leurs peuples et les invitons à coopérer avec la nation juive indépendante pour le bien commun de tous." Sept fois des corps joncheront les mêmes fossés des routes, brûlés par les mêmes balles et le même soleil.

Erich Fromm dit en 1955: "Le problème central du XIX ème siècle se résumait ainsi: Dieu est mort. Au XXe siècle, le problème est le suivant: l'homme est mort. Au siècle précédent, inhumanité était synonyme de cruauté; de nos jours elle signifie aliénation à forme schizoïde. Les hommes, qui étaient autrefois menacés de devenir esclaves, sont aujourd'hui voués à devenir robots".

Il existe un interstice entre l'esclave et le robot. C'est dans cet intervalle que le monstre sera créé.

Le 12 Novembre 1954, Pierre Mendès France dit à propos du problème algérien: "On ne transige pas lorsqu'il s'agit de défendre la république". Les militaires boivent les paroles comme autant d'alibis. Bilan estimatif côté français. Effectif engagé deux millions de personnes. 24 616 morts. Bilan

estimatif côté algérien, 158 000 morts. Pertes civiles: tués européens 2788; musulmans 16 378. Disparus européens 2 500; musulmans plus de 50 000. Le sceau du silence scelle la torture et les exécutions sommaires pour au moins cinquante ans.

1962: Des cargos arrivent à Marseille. Des valises peu solides s'ouvrent parfois sur les quais, et dévoilent la pauvreté des exils. Alexandre Soljenitsyne dit en 1968: "Vous n'êtes forts que dans la mesure où vous ne privez pas les gens de tout. Car quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir. Il est de nouveau entièrement libre".

Ulrike Meinhof dit en 1968: "Contester, c'est dire ça ne va pas, je ne suis pas d'accord. Résister c'est me charger de supprimer ce qui ne va pas".
Ulrike Meinhof. Son exécution quelques années plus tard passera par la lumière et le silence. Non loin d'elle, Andréas Baader sera "suicidé" au revolver dans sa cellule.

En 1970, Willy Brandt s'agenouilla au pied du mémorial des victimes du ghetto de Varsovie de 1943. C'est une belle image.

En 1980, Woody Allen dit: "Plus qu'à aucun autre moment de l'Histoire, l'homme se retrouve à un carrefour. Un chemin mène au désespoir et à l'impuissance absolue. L'autre chemin mène à l'extinction définitive. Prions pour avoir la sagesse de faire le bon choix".

Chute d'un mur. Des gens célèbrent Berlin redécouverte. Le merdier ne fait que commencer.

Les menaces de destruction planétaire s'atténuent et disparaissent. Les conflits isolés prennent la relève. En 1990, Monsieur et Madame Ceaucesu participent à une émission de télévision amateur, "Le tribunal populaire", et gagnent un grand voyage pour deux personnes. On peut assister en direct au jeu, en France, dans les alentours de 23 heures.

En 1992, le silence de l'Europe sur les rixes à l'est en dit plus long sur son avenir que tous les discours fédérateurs.

Leah Rabin dit en 1995: "Mon mari était très inquiet au sujet de ce meeting. Il craignait qu'il n'y ait pas assez de monde". Vidéos floues d'un coup de feu retransmises en boucles silencieuses.

Jean Baudrillard dit en 1998: Ce n'est plus l'avenir qui est devant nous, mais l'impossibilité d'en finir.

En 1999, des avions de combat confondent tracteurs de réfugiés et chars ennemis. Feu d'artifices sur les ponts. Un rapport télévisuel quotidien fait état chaque jour de la domination du monde libre sur l'opresseur. Des cibles sont dessinées sur les vêtements.

Au loin sur le Danube, une barge charrie une statue de Lénine.

Sarajevo.

Sarajevo enfanta et acheva ce siècle. De l'assassinat de François Ferdinand à Sniper Alley.

Sarajevo.

Fin du chapitre sur un compte à rebours factice. L'horloge a fini d'égrener le nombre de secondes d'un non-événement. Cela est fait. Cela est advenu. Qu'y a t il au delà.

Le vide est suffisant pour qu'une nouvelle forme d'humanité prenne lentement sa place, et un corps; difforme avant même de naître.

Le temps des monstres est arrivé.

LA NAISSANCE DU MONSTRE

Dehors. Il y a dehors. Quelque chose. A l'ombre. Quelque chose que nous n'avons pas nommé. Quelqu'un qui patiente. Sans être le seul. Un peuple entier patiente. Dehors. Ou caché. Au dedans.

Déjà peu importe l'endroit. Et peu importe en qui. Reprenons.

Dedans. Il y a dedans. Quelque chose. Au creux. Quelque chose que nous n'avons pas nommé. Quelqu'un qui patiente. Sans être le seul. Un peuple entier patiente. Peu importe l'endroit. Il faudra les nommer.

Dans les impasses, près des périphériques, près des immeubles, non loin de l'asphalte, peu à peu, une humanité silencieuse s'est tapie entre les mailles de toute certitude.

Des gens peuplent les villes. Une forme hybride et secrète a pris lentement sa place dans les creux des vivants. Sous la pelure. Sous les organes. Sous le coeur.

Des monstres.

Des monstres peuplent les hommes, comme une entaille inavouable, cachée sous la chair. A peine visible . A peine décelable. Certains ne le remarquent pas. D'autres le pressentent. Il paraît que tout corps garde en dessous de la peau une marque de chaque blessure.

L'origine du monstre est lointaine. On peut l'imaginer au travers d'un récit, d'une histoire ancienne.

Pour une raison connue ou inconnue, un être n'avait pu trouver séjour ni chez les dieux, ni chez les hommes. Pour une raison connue ou inconnue, il fut chassé loin des places publiques, des assemblées, des temples. La foule ne le reconnut pas, ni comme frère, ni comme maître, ni comme ennemi. Les dieux ne purent trancher davantage. Face à cette énigme, les mortels et les immortels, d'un commun accord, choisirent de le bannir. Mais avant on dut lui donner un nom, car il était entendu que chaque chose devait avoir un nom, même les plus anormales. On l'appela monstre.

Celui qui fût nommé ainsi perdit aussitôt toute humanité sociale et politique, et endossa de force une peau qui déformait son corps, son visage, et ses appartenances passées. Le monstre (ainsi nommé-ainsi différencié-ainsi séparé) fût condamné à vivre à l'écart de toute civilisation. Sa terre devint une terre indéfinie, grotte, trou, forêt ou désert quelconque.

Le long de sa vie mortelle, le monstre regarda les dieux exercer leur pouvoir dans l'impunité et l'humanité tenter de survivre en inventant des machines démocratiques. Mais il demeura à l'écart. Comme privé de voix. Vécu le temps qu'il avait à vivre, seul, et mourut par la suite. Fin de l'histoire.

A présent des hommes peuplent les villes. Et des monstres peuplent les hommes.

L'ancien lieu du bannissement a disparu. Le désert a fait place aux métropoles. Autre forme d'aridité.

Le monstre n'est plus un élément isolé et marginal d'une espèce, comme pouvaient l'être le meunier, l'ermite, l'idiot du village, l'excommunié ou le clochard. Le monstre est devenu une espèce à part entière, grandissant en chacun, gravitant dans un espace social neutre, bâtard et indéterminé. Sa particularité première est restée identique à celle des monstres des anciens temps: il/elle est soumis à une absence de prise sur le monde. Une incapacité à agir. A trouver son rôle. Sa place. A faire entendre sa voix.

Il est mâle ou femelle, son sexe n'est pas interchangeable mais additionnel, sa voix est polyphonique, son corps est difforme et amoureux en même temps. Il vit là pas loin, il est le représentant d'un échec mais aussi d'un espoir. Le monstre n'a pas de nom, mais parcourt le nom de tous; n'a pas de voix mais sa voix est contenue dans le silence de tous. Il est inscrit dans le visage ou dans le dos de chacun.

Il/elle le porte maladroitement, comme un cadeau embarrassant, dont on ne saurait quoi faire, et que l'on voudrait bien abandonner au coin d'une rue sans y faire attention, sans que cela soit vu.

Le monstre d'aujourd'hui n'est pas né d'un dieu, ni d'un peuple, mais plutôt de leur disparition respective. De cette naissance, il /elle a gardé une marque, une cicatrice, déformant légèrement son équilibre sur le sol. Comme un chien mort accroché à sa cheville: un ancien rêve d'humanité.

LA DÉMOCRATIE DU MONSTRE

Le monstre, bien que séparé en partie du monde, est soumis à un régime politique. La démocratie.

Certains dysfonctionnements de cette démocratie ont engendré le monstre.

Sous un autre régime, autoritaire par exemple, il/elle n'existerait probablement pas. Les dictatures produisent des justes et des ennemis, des rouges et des blancs, des révolutionnaires et des contre révolutionnaires, mais rarement des êtres sans visage défini.

Or, le monstre est bien cet animal humain sans face. Sans couleur nette. Laissé seul avec sa voix. Dans la main son bulletin de vote, résumé et conclusion de sa participation politique au monde. Il/elle marche dans les rues, hagard, à la recherche d'une urne symbolique ou réelle dans laquelle sa voix serait entendue.

La démocratie du monstre n'a plus grand chose à voir avec l'idée de l'ancienne démocratie grecque. Le terme de citoyen a beau être employé communément, force est de constater qu'avec le temps, l'usure et le passage de millénaire, le principe démocratique s'est soumis à un autre principe, qui peu à peu prend force de loi concrète: le marché.

Le commerce et la consommation comme horizon des hommes.

Les lois théoriques de la démocratie ont beau être encore discutées en assemblée, les lois concrètes qui régissent les rues et les existences tendraient plutôt à transformer chacun en un outil de production et de consommation strictement personnel. La liberté individuelle est devenue la seule et dernière réalisation possible.

Un autre système de civilisation est en route " un système "Tupperware", dans lequel chaque internaute, via son micro-ordinateur, sa télévision ou son téléphone mobile, deviendra lui-même un point de vente." C'est Jean-Marie Messier, président de Vivendi Universal, qui malgré sa bonne bouille ne pourra pas être considéré comme monstre, qui a dit cette phrase.

Une démocratie de marché s'est peu à peu constituée, sans faire de vagues dans les populations; cela n'est pas problématique pour tout le monde.

Voilà même qu'aujourd'hui, on a du mal à imaginer un capitalisme plus triomphant ailleurs qu'en démocratie. Marianne s'est trouvé un souteneur. Germania un comptable. L'espace politique est devenu propice voire soumis à l'expansion du marché. Mais le monstre ne ressent pas ce système étrange comme une impossibilité à vivre. Il/elle perçoit seulement une inclinaison désagréable de l'époque, avec laquelle il convient de composer. Une sorte de démangeaison historique, gênante mais pas insupportable.

Les représentants du pouvoir politique, eux-mêmes, sont gagnés par une forme de monstruosité inavouable, une impuissance sourde. Il est dur de s'avouer soumis à quelque chose que l'on croyait inoffensif et contrôlable. Mais après tout, ils ressemblent à leur peuple, ils errent eux aussi, de

déclarations solennelles en plateaux d'émissions de divertissements télé, à la recherche d'une foule où leur voix serait entendue/approuvée/acclamée et ainsi justifiée.

Il/elle assiste ainsi chaque jour aux ballets-passes d'armes-batailles pour les sièges- menés par des acteurs figurants, feignant tant bien que mal l'ignorance de leur propres entraves.

(On dit que les vieilles et les vieux regardent les feuillets américains quotidiens de 17H15 pour oublier la mort. Un nouvel épisode chaque jour. Un semblant d'intrigue. Faire vivre par procuration des tensions dramatiques dans l'espoir que l'absence de tension du réel, voire l'absence tout court, ne seront pas décelées.)

Un nouvel épisode chaque jour: " La majorité ferait mieux de s'occuper du bien-être des français plutôt que de penser à la prochaine échéance présidentielle. Nos collègues de l'opposition ont oublié les résultats désastreux de leur bilan quand ils furent au pouvoir. Français, unissez vous ou disparaissez. - Est-ce que tu viens pour les vacances - Je défendrais ma bonne gestion de la ville et mon bilan. C'est le début d'une aventure bienfaisante pour la démocratie de notre pays. - Moi je n'ai pas changé d'adresse - Nous sommes à l'écoute des français, et à travers nous ils exprimeront leurs voix. C'est la raison pour laquelle je réitère ma demande de dissolution du conseil régional. - Je serais je pense un peu en avance au rendez vous de nos promesses - Eloigner efficacement un certain nombre de mineurs multirécidivistes hors des quartiers où ils sévissent. Et si à cela vous ajoutez le bruit et l'odeur."

Il/elle rentre dans son appartement/maison/immeuble, après une journée de travail/recherche de travail/démarches/. Passé un certain âge, il est en effet convenu que chaque être vivant dans la cité doit travailler. Produire. Gagner sa vie.

C'est autre chose que de la fatigue qui parcourt son corps et son visage.

Gagner sa vie. Gagner, cela sous entend une perte possible. Si l'on ne gagne pas on perd. Appliqué à la vie, l'expression devient ambiguë: a-t-on perdu sa vie si on ne la gagne pas? Si la vie doit être gagnée, cela veut dire qu'elle n'est pas acquise à la base. Il ne suffirait pas de naître pour vivre. On en viendrait à définir alors cette séparation: d'un côté des vies réelles, effectives, qui ont été gagnées, et de l'autre des existences perdues ou en suspension, moins dignes et d'une valeur négligeable. L'existence serait commune aux hommes, aux plantes et aux animaux. La vie serait le privilège de quelques uns. Il est étrange de voir se profiler sous trois mots anodins la loi de la sélection humaine, le modèle même de la civilisation moderne.

Le monstre se fait à manger ou fait à manger pour d'autres et calcule dans sa tête le temps qu'il/elle pourra dormir cette nuit.

Et pendant ce temps le parti communiste loue ses locaux pour des défilés de mode.

La marque se nomme Prada. Que peut comprendre le monstre à cela, sinon l'intuition d'un foutoir qui, s'il n'était pas révélateur d'un vide sans précédent, serait à mourir de rire. Prada. Il faut le faire, quand même, se dit-il/elle. Il ne manque que le "V" pour faire "Pravda". Ca ferait au moins un lien, même cynique. Mais non. Loin de là.

Coup du sort. Peu de temps après, le journal "l'Humanité", gravement déficitaire, annonce qu'il va ouvrir son capital à des investissements privés. Ouvrir le capital à des investissements privés. Mauvaise blague. Devenez actionnaire de "l'Humanité".

Parler de citoyen du monde devient une mauvaise figure de style.

Des ventes meilleures pour des jours meilleurs. Le drapeau rouge au sommet du Reichstag en 45 a définitivement laissé la place à la faucille-marteau en diamant affichée sur les murs des villes menteuses et amorphes.

Devenez actionnaire de l'humanité, plutôt que d'en faire partie.

L'actionnaire n'aura pas à chasser le citoyen. Il le recouvrira sans violence, comme une peau neuve recouvre une blessure. Le citoyen restera comme consolation républicaine, l'actionnaire deviendra, est déjà devenu le vrai lieu du pouvoir.

Il n'y aura pas de guerre. Pas d'affrontement frontal. Mais un simple processus de digestion, lent mais bien efficace.

Assis dans cuisine, le monstre se souvient d'une anecdote lue dans un livre; elle racontait l'histoire de la grenouille bouillie. "Tout le monde peut imaginer ce qui arrive si l'on jette une grenouille vivante dans de l'eau bouillante. Elle essaye de ressortir aussi vite qu'elle peut. Mais que se passe-t-il lorsqu'on plonge une grenouille dans de l'eau tiède et que l'on augmente très progressivement la température? Eh bien, c'est très surprenant, mais il ne se passe rien. La grenouille donne tous les signes du bien-être alors qu'elle commence à cuire vivante, sans même le remarquer"*.

Serait-ce là le destin du monstre? L'espace indéfini dans lequel il/elle évolue tous les jours (ces rues, ces villes, et ces bribes de conversation, ou de désirs partagés) n'a pas la froideur extrême des prisons où croupissent les derniers terroristes d'Action Directe, punis pour avoir condamné la chair des autres à répondre de l'indifférence de tous. Il n'a pas non plus la chaleur, parfois sanglante, des jours précédant les soulèvements populaires.

Non, le système politique dans lequel le monstre évolue, la plupart du temps comme KO debout, est bel et bien tiède, à l'instar de la casserole dans laquelle la grenouille est plongée. Pas suffisamment de malheur pour aller risquer son corps, mais pas suffisamment d'autre chose pour se penser, soi et les autres, comme assouvis et calmes.

C'est autre chose que de la fatigue qui parcourt son corps et son visage.

La température monte tranquillement, et c'est là sa force.

Il/elle a déjà dû sentir cette hausse. Mais son intensité est si faible, presque imperceptible. On ne peut pas faire attention à tout. Gagner sa vie et changer le monde.

Le monstre branche la radio et s'assoit face à elle. France Info diffuse en continu. Il/elle écoute pendant une heure entière, ou plus. Réécoute attentivement les mêmes flashes d'information, les mêmes reportages de une minute trente secondes sur le proche Orient et les morts de 14 ans qui de toute façon sont trop loin pour être pleurés, les résultats de la bourse ou du quinté auxquels il/elle ne comprend de toute façon pas grand chose, et encore, la grogne des consommateurs sur le prix de l'essence/le tabac/les impôts/les vacances/le goudron des routes/les voyages en avion/les péages d'autoroute/les cours du Nasdaq/les cotisations multiples/les fraises en hiver, l'interview du responsable politique, l'interview du sportif à la mode, et puis les astuces immobilières et les plans jardinage.

Il/elle enfin éteint la radio et reste prostré, immobile, le visage et le corps neutres en apparence, cherchant dans ce silence qui est aussi le sien ce qui pourrait être un indice d'un quelconque soubresaut.

* Heiner Muller. Alexander Kluge. Profession arpenteur. Ed Théâtrales. P.93.

CHACUN EST UNIQUE. LE MONSTRE CHERCHE ENTRE LES GOUTTES UNE COMMUNAUTÉ POSSIBLE

Dans sa recherche de la place juste, celle là, la seule, celle qui calmerait le foutoir et permettrait au monstre de se prendre peut-être pour un humain, il/elle est parfois amené à croiser d'autres personnes. D'autres visages.

Tous ou à peu près tous paraissent amicaux. Tous ou à peu près tous lui ressemblent, d'une manière ou d'une autre. Tous, ou à près tous ont quelque chose dans le visage, dans le corps, dans la façon dont leur doigts se tordent, dans leurs silences et les sourires qu'ils lâchent parfois au coin d'une rue, dans les regards qu'ils lancent et qu'ils appellent, quelque chose de profondément aimable. Tous ces instants qu'il/elle voit comme autant d'indices d'une communauté possible.

Mais la ville et les rues ne sont jonchées que d'indices. Des fausses pistes, partout, des fausses directions données à voir là, dans les rues, les bars, les bureaux électoraux; et les réunions de quartiers, où chacun enfin peut dire la nécessité de partager ensemble les problèmes de la communauté: il faudrait s'occuper des déjections canines. Et veiller à engager un agent de sécurité pour nos enfants, à la sortie de l'école.

Le monstre a beau ressentir une confusion, il/elle persiste à croire que chacun, à un endroit de lui-même, porte ce désir du monde comme objet de partage et non de propriété.

Mais quelque chose les fait marcher vite. Quelque chose les fait marcher droit. Et semble répéter inlassablement: "Tu es ce que tu possèdes. La place que tu peux revendiquer dans le monde dépend de l'énergie que tu dépenseras pour en faire partie".

Autrefois, il arrivait que cette voix ait un corps, politique ou sacré. Mais maintenant, la voix n'a plus besoin d'être incarnée. Elle est gravée dans chacun, elle est communément admise, en bref elle tombe sous le sens.

"Et puis n'oublie pas que tu es unique. C'est important d'être unique. Cela distingue des autres". Une illusion persistante traverse les hommes. Elle permet de se dire qu'on évitera l'écueil. Qu'on passera entre les gouttes. Qu'on ne mérite pas le sort d'un autre. Et pourquoi cela. Parce que l'on est unique. CQFD.

Alors, des tas de gens uniques se croisent sans cesse dans les rues, vont à leur travail, unique lui aussi, et touchent en fin de mois leur salaire ou leur cachet: unique bien entendu.

Le monstre pourrait lui aussi suivre ce courant, et se laisser porter vers un idéal miniature de réalisation personnelle. Mais quelque chose l'en empêche. Une malformation. Le sol sur lequel il/elle pouvait délimiter/tracer nettement les frontières entre ce qui est lui/elle et ce qui est l'autre, ce sol s'est peu à peu évanoui; est devenu mouvant, est devenu de la boue, de l'argile, de la neige.

Le désir de l'autre s'est adapté à l'instabilité du terrain. Les exigences ont été revues à la baisse. La nécessité du Nous a fait place au simple désir de faire des rencontres. Des encarts dans les journaux: jeune homme 30 ans, cadre, aimant le cinéma, la marche à pied et la bonne cuisine cherche jeune femme de 18 à 30 ans pour sorties, cinéma, promenades et restaurants. S'ensuit un numéro de référence et un numéro de téléphone. Dame de 65 ans, douce et pleine de vitalité cherche homme sérieux et cultivé pour passer vacances d'hiver. S'ensuit un numéro de référence et un numéro de téléphone.

Des réclames vantent les bienfaits de groupes de paroles. Vous n'êtes plus seul. Venez partager vos expériences. D'alcoolique. De femme battue. De solitaire par défaut. Cela voudrait dire que la parole ne peut plus exister en dehors de cadres protégés, construits spécialement pour l'occasion.

Le monstre, le journal entre les mains parcourt les annonces comme autant d'appels à l'aide. Femme 45 ans, un enfant, divorcée, cherche homme pour tendresse partagée, construction d'une famille, confiance réciproque et joie de vivre. S'ensuit un numéro de référence et un numéro de téléphone. Des pages entières de petits paradis personnels en manque de main d'oeuvre s'étalent devant ses yeux, alignés les uns derrière les autres, suintant le manque et la détresse en abréviations économiques à 80 fr. la ligne.

Le monstre tourne les pages. Les faits du jour. Anecdotes sur anecdotes. Les rubriques nécrologiques. Les visages encadrés sont parfois souriants. Et dire qu'on sera un jour résumé par un portrait, avec deux dates pour tout destin. Chacun est né et chacun mourra pense-t-il/elle. Cela devrait suffire.

Il/elle froisse soudain les feuilles, descend dans la rue et part à la recherche d'une foule, là où l'illusion de l'unique comme le naufrage du seul pourraient enfin s'estomper/se dissoudre/être dépassées.

A peine sa course commencée au dehors, il/elle voit des hommes et des femmes tomber dans la rue/ s'évanouir/ être renversés par des voitures. Le bruit et la vision de la chute produisent sur les passants une émotion immédiate. Celui ou celle qui a frappé le sol est relevé par ses semblables dans les secondes qui suivent, et une attention réelle et fraternelle est portée sur lui, sur elle. On appelle des secours. On passe le bras sur l'épaule. On parle. On propose des solutions.

Mais parfois la chute n'est pas spectaculaire. Elle a lieu, ou a eu lieu autrement. De manière moins visible, moins immédiate. Ou bien elle a été lente et l'on ne frappe le sol qu'après plusieurs années.

Ne reste alors comme indice de la chute que des personnages accroupis sur le sol, incapables de se relever, et désirant cependant qu'on les relève. Ne reste comme indice que des corps debout mais immobiles. Ne reste comme indice que des ombres monologuées.

Un indice n'est pas une preuve. Le doute peut s'y insérer. L'émotion n'y trouvera pas sa place. Alors les passants passent et poursuivent leur chemin. Peut-être pensent-ils que le danger est moindre.

Le monstre ferme les yeux et poursuit sa recherche. L'envie de trouver un cadre pour qu'un collectif puisse advenir devient pressante, comme une envie de pisser. Découvrir ce cadre, ce lieu, cet endroit, cela voudrait dire atteindre un espace où l'on peut être avec les autres au delà des simples liens privés. Une rumeur se fait entendre non loin. Il doit bien exister une possibilité d'échapper au flot de l'unique et de la solitude. La course du monstre se ralentit et devient une marche. Pouvoir construire d'autres formes d'identités personnelles et communes, d'autres modèles, d'autres espérances pour d'autres destins. Les pas se ralentissent. Enfin le monstre s'arrête.

Les yeux toujours fermés, Il/elle sourit. Autour de lui/elle des centaines de voix, une odeur de transpiration, et le contact des corps le frôlant. Il/elle entend des rires, des cris, des chants même. Une destination a été trouvée.

Le monstre ouvre les yeux. Des supermarchés.

Le monstre ouvre les yeux. Des stades.

Le monstre ouvre les yeux. Des plages pour les vacances.

Il/elle reste immobile, muet. Devant lui/elle, des visages portent leur appartenance à l'humanité comme un mal nécessaire et rien de plus. Les communautés de hasard se font et se défont au gré des soldes, des saisons, et des victoires ou défaites des équipes. Une voix sur la plage répète à un enfant: ne vas pas nager trop loin. Il y a du courant et tu sais que la mer est profonde. L'équipe des bleus gagne sur l'équipe des rouges. La foule exulte comme une nouvelle révolution. Une voix électrique tente de convaincre de l'opportunité financière exceptionnelle que représente une boîte de nourriture. Froissées dans les poubelles, des annonces de rencontres attendent. Des numéros de téléphone. Des numéros de références. Des numéros de téléphone. De référence. Des numéros.

LE MONSTRE VA DANS LES FÊTES ET TERMINE SA NUIT EN FAISANT DES EXERCICES DE RESPIRATION

Il est une heure secrète, entre la nuit et l'aube, après les mots, après les corps, où les mains des monstres ne se referment que sur elles-mêmes.

Il arrive que le monstre reçoive des invitations pour aller à des fêtes.

Régulièrement, dans des endroits généralement privés, des gens organisent des rassemblements conviviaux, quelquefois pour une raison précise: l'emménagement dans une maison plus grande, la réussite à un examen, le mariage, le succès d'un spectacle/exposition/match. On notera qu'inversement, l'emménagement dans une maison plus petite, l'échec d'un examen, le divorce et le ratage d'un spectacle/exposition/match ne donnent que très rarement lieu à ce type de manifestations. Ce qui prouve déjà une chose: la gratuité apparente de ces événements parait toute relative. Il se trame quelque chose de plus complexe en dessous. Quelque chose d'important sans doute.

Mais il arrive que des fêtes adviennent aussi sans raison, spontanément, organisés par une ou plusieurs personnes, désireuses de capter l'attention vers elles pour ne pas être oubliées.

Mauvaise langue.

Mauvais langue car après tout, le monstre se sent toujours joyeux à l'idée que là bas, dans une maison, un appartement, un jardin ou une terrasse, des gens se sont donnés rendez vous pour passer du temps ensemble. Bien sur il n'y a jamais tant de gens que cela. Bien sur ces fêtes n'ont pas d'autre but et d'autre destination qu'elles-mêmes. Mais le monstre est harassé du poids de ses doutes / questions / inadéquations / fragilités, et la possibilité de s'émanciper pour un soir de sa difformité le fait sourire.

Il convient d'apporter quelque chose, comme des fleurs, à boire, ou de la nourriture. Pourquoi pas des figues séchées pense-t-il/elle. Il parait que l'on peut survivre rien qu'avec cela. Pourquoi pas un poème, ou un petit eucalyptus dont chacun aurait à s'occuper tour à tour, ou un appareil photo avec une pellicule vierge, prête à être imprimée par qui voudra.

Au pas de la porte, il/elle ressent presque toujours, presque à chaque fois, un mélange d'excitation et de fièvre à l'idée de se retrouver soudain happé dans une communauté d'un soir, éphémère mais néanmoins réelle. La porte est franchie. Devant lui/elle, une masse de gens. Connus ou inconnus. Bruyants. Parfois il y a d'autres monstres. Parfois il n'y a que des hommes. Ce n'est pas grave.

Les verres sont servis à l'avance. L'attention est portée pour que chacun se sente allégé, à l'aise, confortable en quelque sorte.

J'ai apporté un petite bouteille de pastis. Ou du whisky breton. Des figues sèches. Personne n'en veut. Ce n'est pas grave. Il y a des chips. Ah, d'accord. J'ai apporté un appareil photo avec une pellicule vierge, un petit eucalyptus,

une chanson que j'ai commencé il y a trois ans et que j'ai fini pour l'occasion. Personne n'aurait une guitare. La musique dans la pièce principale couvre la voix du monstre. Chacun semble affairé à parler avec d'autres, à remuer son corps en rythme et le mieux possible, à chercher où se trouve cette fameuse bouteille de vodka avec l'herbe dedans, celle qui défonce en quinze secondes parait-il. Le monstre pose ses présents sur une table et commence sa déambulation, le sourire jamais loin des lèvres.

Le monstre danse parfois. Partage la joie d'avoir un corps en même temps que d'autres, se prend à répondre à des sourires. A suivre la musique. Et se nourrit d'une sorte de joie, gratuite et éphémère.

Le sentiment d'un être ensemble, fut-il sans objet et sans lendemain, donne au monstre l'envie de danser plus, de parler plus, de boire plus.

Mais parfois le monstre ne danse pas, ou après un temps s'arrête de danser. Les présents sur la table n'ont pas bougé. Il/elle s'adosse contre un mur, un verre à la main, ou bien s'assoit dans un coin protégé de la pièce, et regarde.

Et tous ces corps, jeunes souvent, qui s'adonnent à la danse respirent une impudeur étrange, inoffensive, aseptisée; car planifiée au seul endroit où elle n'est pas interdite.

Et chaque corps semble porter en même temps que sa fougue une sorte de fatigue qui le fait expurger là, comme un sac trop rempli de choses encombrantes. Il/elle reste prostré sur sa chaise, et soudain ceux qui dansent se mettent à parler un tout autre langage, où chaque mouvement parait un appel, chaque éclat de rire un peu trop appuyé un aveu. Courir après l'excès dans l'espoir de la transe. Pouvoir renverser son verre par terre, ou boire, mais boire pour pouvoir dire des choses, des choses importantes. La fête des monstres porterait une sorte de destin. De l'orgie à la convivialité. Il faut bien tenter de retrouver cet excès ancien dont on nous a parlé, et qui ferait de nous des êtres à part. Des êtres entiers. J'ai pris de l'ecstasy, un cachet, c'est pour pouvoir communiquer.

L'impudeur tolérée au seul endroit où elle n'est pas prescrite.

Il/elle se lève de sa chaise, et parcourt les pièces de la maison-appartement.

Les couloirs trop étroits où les corps se frottent à la hâte, comme pour vérifier leur propre réalité.

La cuisine-jardin-terrasse, lieu propice aux discussions sérieuses, aux confidences d'un soir.

Il/elle tente de suivre les conversations, ou s'y joint.

Tu as des projets en ce moment. Oui, je prépare des choses. J'ai rencontré des gens. Personne n'a vu la bouteille de vodka? Elle devrait venir, plus tard dans la soirée. J'en ai marre de ce travail. Je ne gagne pas assez d'argent. Elle compte m'engager après le stage de magasinage, je suis contente. Mon père s'accroche au peu de vie qu'il lui reste, c'est son droit. Mais je ne peux plus aller le voir. C'est pour ça qu'elle vient. J'ai le choix entre faire la pute ou faire l'autruche. Je choisis quoi à ton avis? Je déteste la violence. C'est

clair, tu ne peux jamais avoir raison tout seul. J'aimerais bien me marier bientôt. De toute façon, des amis, on en a un ou deux, pas plus, tu comprends. Je m'achèterai un appart l'année prochaine. Je ne dis pas ça pour te blesser. Tu es vraiment très belle. Je suis sérieux. Personne ne se rappelle de toi ici, je dis ça pour rigoler. La vodka, personne ne l'a vue? Tu as besoin de prendre des coups. Ca te fera avancer dans ta vie professionnelle. Elle s'est suicidée c'est son choix. Elle était trop fragile en fait. Etre stratège dans la pensée et naïf dans l'action. Tu fais quoi pour le réveillon. J'ai mal à la tête tu penses que je peux demander une aspirine. Je n'ai pas compris et puis le manque de metteur en scène était criant tu peux pas savoir. Tu connais l'histoire de Flip-Flap la girafe? C'est ça mon problème, je suis trop gentil, je n'arrive pas à refuser. Je me laisse bouffer. Tu aurais pas une aspirine? Oui, je comprends. Et finalement, tu es célibataire maintenant? De toute façon c'est une conne. C'est une girafe qui est dans la savane. Un hélicoptère passe. Et Flip-Flap la girafe. J'aimerais bien partir longtemps quelque part. Tu sais, je crois que passé un certain temps, j'ai du choisir à un moment de ne plus me laisser vivre.

Le monstre quitte la cuisine. A-t-on jamais pensé que les figues sèches étaient la nourriture des esclaves? Il/elle parcourt les toilettes et les chambres, où les petits contrats sensuels d'un soir s'accomplissent en silence, sans attirer l'attention, et où la fatigue travaille tranquillement un petit nombre de corps, toujours un au minimum, affalé sur un lit, en vêtements de ville, endormi profondément malgré la rumeur criarde.

Il/elle revient dans le salon où la fête se poursuit. Son pied heurte une bouteille cachée derrière une table. C'est la bouteille de vodka, vide, avec son bout d'herbe au fond. Sans même y penser, il/elle se saisit de la bouteille et fait glisser le brin d'herbe dans sa main, puis dans sa bouche, et le mâche lentement. Un autre vient s'adosser au mur, près de lui/elle. Toi aussi tu as pris de l'ecstasy? Oui, mais un demi. Pour calmer l'angoisse de voir autant de gens chez moi.

Au plus la soirée passe, au plus les visages qu'il/elle croise paraissent marqués. Parfois par l'alcool. Parfois la fatigue. Mais surtout par le désir non exprimé ou même le désir exprimé qu'il advienne quelque chose là, dans ce lieu anonyme, une maison, une maison de plus, une fête, une fête de plus. Une soirée, une bonne soirée de plus dans le décompte des bonnes soirées de l'année. Des bonnes années passées à faire la fête, le cachet d'ecstasy coincé entre les lèvres.

Les bras se lèvent ensemble sur "Alexandrie, Alexandra". C'est normal. C'est agréable de le faire.

La foule célèbre son inanité/sa réalité/sa pauvreté dans la joie. C'est déjà ça.

Ressers moi un verre tu veux bien. Je rentre.

Je suis fatigué, dit-il/elle. Il/elle rentre chez lui/elle. Seul ou accompagné. Parfois accompagné mais seul. Ou raccompagnant d'autres avant de rentrer

seul. Le monstre dehors entend disparaître peu à peu le vacarme, des cris/de la musique/des éclats de rire/, au fur et à mesure que le bruit de ses propres pas augmentent. A cette heure, la lumière des réverbères donne à chaque silhouette un mystère qu'elle ne possède pas. Le monstre rentre chez lui/elle. Le tapage nocturne a cessé. L'ivresse qu'il/elle ressent n'est pas suffisante pour le clouer au sol. Mais suffisante pour accentuer cette intuition que, quels que soient l'endroit, les gens, les alcools, l'inadéquation aura toujours le dernier mot. Et le silence retrouvé là, dans sa maison/appartement/immeuble d'habitation n'arrange rien. Trop de nausées pour le sommeil. Mais trop peu pour visser ses mains sur la cuvette. Il aurait fallu boire plus. Et rentrer à quatre pattes. Ou boire moins. Et partir vers d'autres fêtes, jusqu'à l'aube et même après. Et aller au Mexique fêter les morts.

Assis en tailleur sur son lit, dans le noir, il/elle fait des exercices de respiration dans l'espoir de chasser le vertige insistant, avec comme seul repère le battement des secondes sur le réveil portatif.

Plus tard, ailleurs, vers les cinq heures du matin, dans le salon de la fête, deux hommes ivres et hilares fixent leurs grimaces sur la pellicule vierge de l'appareil photo jetable, laissé là pour l'occasion.

Il est une heure secrète, entre la nuit et l'aube, après les mots, après les corps, où les mains des monstres ne se referment que sur elles-mêmes.

LE MONSTRE RESSENT LA NÉCESSITÉ DE LA VIOLENCE, MAIS NE FAIT QUE CASSER DES VERRÉS DANS SA CUISINE.

Face à l'impossibilité croissante qu'il ressent du monde, aux impasses entre les gens qu'il éprouve et qu'il se doute bien qu'ils éprouvent également, mais sans trop faire, aux gens qu'ils voient tomber dans la rue, face enfin à la conscience de son propre pouvoir d'action, limité, incomplet, voire paresseux, le monstre ressent la nécessité d'une violence.

Une violence non plus gratuite mais justifiée, constructive, porteuse d'espoir. Trop de barrières, de murs installés, de système de pensée faux reproduits sans même y penser, trop d'empêchements et d'obstacles. Ma violence pense-t-il/elle se doit d'être dirigée vers quelque chose, quelqu'un. Le monstre se met alors en recherche d'ennemis. La recherche d'une cible devient primordiale. Trouver son ennemi, ou même l'Ennemi avec un grand E, ce serait la promesse de savoir enfin où il faut taper, que l'on n'aurait alors plus qu'à taper, plus qu'à combattre, plus qu'à détruire, et la cause serait entendue. La guerre à proprement parlée étant achevée, il n'y a plus d'allemands, d'irakiens, de serbes même, pouvant faire les frais de sa rage, même pour un temps. Le monstre se met à la recherche de son ennemi dans les rues, dans les meetings politiques, dans les cafés, dans les métros, dans les journaux qu'il découpe, dans des articles de presse, dans les photomatons où il se tire le portrait, dans les publicités diverses et variées, dans des visages anonymes même. Il/elle passe ainsi longtemps à errer dans les rues, avec son ennemi comme seule destination. Il/elle marche longtemps. Combien de visages pourrait-il/elle trouver. Des tas. Mais tous incomplets.

L'ennemi: Moi-même. Non. Trop simple. Trop étroit. Hitler. Il est mort. Tant mieux mais ça n'arrange rien. L'intolérance. Ça ne suffit pas. On ne peut pas tout tolérer. Les hommes politiques. Ils sont à notre image. Les militants FN. Eux disent avoir trouvé un ennemi; c'est mauvais signe. La loi du marché. Je le dis, et après je vais travailler, et me vendre, et acheter, et tout le tralalala. La paresse. Non, ce serait plutôt l'inverse. La publicité Aubade, avec cette connasse de sac à sperme tordue et cambrée à outrance qui veut nous faire croire qu'elle fait du yoga érotique. Non, bien sûr, ça défoule mais rien de plus. Quoi encore. La télévision. Ce n'est qu'un objet. Un objet ne peut pas être un ennemi. Les objets n'ont pas d'âme, même une guillotine, même une mine antipersonnelle. Reprenons.

L'immobilité. On n'en est pas loin, mais ce n'est toujours pas ça. Le désir. Peut-être. Peut-être pas.

Au plus le monstre marche dans les rues, au plus le temps passe, au plus chaque visage possible de son ennemi lui paraît inadapté, vide, vidé d'avance, incapable de supporter une telle charge. Peu à peu se dessine la certitude en

lui/elle que son casting échouera invariablement, à moins qu'il accepte l'incomplétude, et prenne le visage anecdotique pour le visage absolu.

Il/elle rentre chez lui/elle, après plusieurs jours, plusieurs nuits passés à chercher ce qui pourrait bien être au final une sorte de consolation, épuisé de cette recherche sans fin, de cette course dans laquelle la bête immonde, aussitôt qu'il croyait la tenir a changé de forme. L'ennemi n'existe pas. Il n'y a pas d'ennemi. Le monstre est bien obligé de s'avouer qu'il n'a pas trouvé son ennemi. Mais il sait par contre que son ennemi à lui/elle, lui, l'a trouvé(e) depuis longtemps, et le regarde, l'observe, et le travaille au corps lentement, à son rythme, le temps qu'il faudra, tout le temps plutôt il faudrait dire. Le monstre a le pressentiment que la cible que l'on transperce n'est jamais qu'un symbole d'autre chose, de beaucoup plus grand, de beaucoup plus fort, de beaucoup plus secret. Comme ces cibles dans les fêtes foraines. Au moment précis où l'on appuie sur la gâchette, ce n'est plus le morceau de carton que l'on vise, c'est autre chose, de plus grand, de plus fort, de beaucoup plus secret.

Le monstre regarde autour de lui/elle, sillonne les pièces de son appartement, prend dans une armoire un verre rond, le regarde longuement, va ouvrir la fenêtre dans son salon, et jette le verre contre le mur de l'immeuble d'en face.

Il/elle regarde les morceaux de verre tomber, comme un court orage sur le trottoir en bas.

LE MONSTRE MARCHE DANS DES PLACES BLANCHES.

Il est un lieu, un endroit dans la ville, que le monstre est amené à visiter, un jour où l'autre, au moins une fois dans sa vie. A l'abri des rues et des vacarmes, il existe une place blanche et silencieuse, redoutée des hommes.

Parfois un parent y est amené, parfois c'est un ami. Ou ces gens qu'il/elle vit un jour tomber dans la rue. Ils y passèrent quelques heures sûrement, avant de repartir, relâchés vers l'asphalte, animaux de la ville.

L'endroit est supposé transitoire pour qui y entre. De là vient la crainte des hommes. Une peur sourde que chacun porte en lui, une intuition que le transitoire puisse être en fait une destination possible. Une destination.

D'emblée, en y pénétrant, le bouquet de fleurs à la main, le monstre découvre une sorte d'arrière salle du monde, cloisonnée et propre, et dont la pudeur excessive semble bien cacher autre chose que la pudeur elle-même.

La blancheur sur les murs, les couloirs, les plafonds, les draps et les lumières sonne comme une loi muette, une règle tacite mais sévère, structurant la vie et ses mouvements désordonnés.

Il/elle déambule dans les couloirs et les étages avec prudence, son bouquet de fleurs à la main, à la recherche du parent/ami auquel correspond un numéro de porte: 453. Il/elle croise des silhouettes au passage. Des silhouettes blanches, rapides, muettes et ordonnées. D'autres, grises, plus lentes, qui portent dans leur corps/visage/démarche/ une fragilité évidente. Et puis il y a d'autres silhouettes; celles dont le monstre fait partie, celles qui portent encore visibles les traces du dehors, et qui paraissent toutes plus ou moins gauches, ne sachant pas comment bouger/parler/se déplacer dans cet espace dont elles ne connaissent pas les règles.

Des voix résonnent dans les couloirs : "salle trois s'il vous plaît. Il va venir vous voir. J'ai mal. Il arrive tout de suite. Comment as-tu fait ça. Auriez vous un verre d'eau. J'ai mal. Salle quatre merci. N'aie pas peur je le fais tous les jours. Si vous voulez bien signer ici. J'ai mal. Fermez les yeux si ca peut vous aider. Ca ne sera pas long. Encore un peu. Encore un peu. "

Le monstre poursuit son errance dans les étages du bâtiment et découvre peu à peu une organisation précise, focalisée autour des silhouettes grises, qui paraissent n'avoir aucune tâche à remplir, sinon de se reposer, de se nourrir, et de veiller à ne pas sortir hors de l'enceinte sans autorisation. Leurs activités se résument alors à clopiner dans les couloirs, à parler un peu ou à s'absenter devant la télévision privative.

Mais même sous couvert d'une occupation quelconque, la plupart du temps, les silhouettes grises ne font qu'attendre. La sortie. L'apaisement. La guérison. L'apaisement. Ou autre chose.

Au plus le monstre croise les silhouettes grises, au plus elles lui apparaissent comme des gants retournés des silhouettes de la ville. Lentes et tordues, parfois hagardes ou carrément absentes. Dehors, les biens portants. Dehors la

productivité, le profit. Dehors la jeunesse et la vitalité prennent leur place aux premières loges du monde.

Là, le peuple des gris ressemble à un peuple de monstres. Les visages croisés ne sont pas exceptionnels. Rien ne les relie entre eux, si ce n'est cette mise à l'écart, presque au secret. Peut-être savent-ils ce que les autres ne savent pas.

Ils charrient parfois des accessoires métalliques avec eux, comme des prolongements d'eux-mêmes, improbables.

Passé un certain temps, un certain âge, la face des monstres semble prendre le pas sur les visages des hommes. Le corps déformé des monstres paraît rattraper les muscles forgés au travail ou dans les salles de gymnastique.

Peut-être est-ce cela qu'ils savent.

Dehors la vitesse. Dehors, le sexe. L'appétit. Ici l'appétit est comblé par des bouillies oranges, et des verres de boissons non alcoolisés. Retour à l'enfance. Retour à avant le monde. Vous êtes arrivés. A destination.

Le monstre s'assoit sur un banc métallique dans le couloir. A côté de lui/elle, un homme comme costumé pour le carnaval, chemise de nuit et pantoufles, le visage creusé au burin, la cigarette aux lèvres; il frappe avec lassitude et régularité son ventre de sa main droite: "marche plus tout ça, foutu tout ça, marche plus". Il/elle tente de lui sourire. L'homme n'y fait pas attention, une blanche vient près de lui, il la suit sans un mot. Il part. Il n'a pas l'air vieux. Si la blanche le suit et le protège, je peux le laisser partir pense-t-il/elle.

Un placebo est un leurre destiné à faire croire à celui à qui il est donné que la guérison adviendra. Le monstre reprend sa marche.

Il y a des chansons que l'on ne peut s'empêcher d'écouter et de repasser inlassablement, instants après instants, heures après heures, en redoutant toujours le moment du silence.

Devant une porte ouverte, à l'intérieur d'une chambre, une vieille est portée à bout de bras par une blanche pendant qu'une autre refait le lit. Les jambes de la vieille bougent un peu dans le vide et entrouvrent sa chemise de nuit, fine comme du papier. Sa fente apparaît, pauvre et pâle. Une entaille dans un corps abandonné.

Il/elle poursuit son chemin, regrettant d'avoir vu. La vieille est déposée dans son lit comme on déposerait un enfant. Elle n'a pas l'air triste. La vie fut avant la conscience un processus chimique. La blanche porte le drap jusqu'à son cou. Un processus chimique ne pleure pas ni ne crie. Il a simplement lieu. D'où vient cet échec. Quel est-il. Il faudrait le nommer.

Tout en marchant vers le parent/ami qui doit l'attendre de l'autre côté du couloir, le monstre regarde les fleurs dans sa main. Il/elle fixe son attention sur le détail des pétales, et accélère le pas. La porte 453 est close. Fermée à clé. Quelques minutes après, une blanche saisie par le bras regarde un registre, pour pouvoir confirmer une erreur d'orientation à laquelle le monstre croit encore. Imperceptiblement, le visage de la blanche se voile. Le

temps s'étire, comme s'il ne voulait pas avouer. Elle articule à peine, mais avant même qu'elle ne prononce un mot, il/elle a déjà compris la chute de l'histoire.

Au fond du couloir, l'un des néons éclaire à moitié. S'allumant et s'éteignant à intervalles irréguliers. Le monstre ne dit pas un mot. Ne peut pas dire. Un vieillard passe près de lui/elle, une radio collée sur les oreilles. Une main blanche se pause sur son épaule. Un ange passe. Etouffez-le.

Il/elle comprend confusément, pendant que les larmes viennent, que le son que les gris et les vieux font résonner dans leur délabrement ne peut plus être entendu en dehors des liens du sang et de l'amour. Cela ne doit pas être. Ne peut pas être. Car si cela était, alors la perspective d'un naufrage, d'une infortune nous menaçant tous se ferait plus pressante, et peut-être ne pourrions nous pas empêcher la terreur de nous prendre là, et de nous immobiliser.

Un bouquet de fleurs tombe sur un sol propre.

On rêve de toujours demeurer vivant et non plus mortel. On cache les morts derrière les portes, les mourants sous des chemises de nuit; on travestit l'espoir en processus chimique.

Les couloirs/ étages/ marches/ portes passent devant ses yeux.

La Vie comme placebo contre la vie.

Il faudrait une guerre ou une peste pour que la ville daigne se pencher sur ses morts. Mais la guerre est finie. Elle a été durement gagnée. Ici, la paix et le silence sont incrustés dans les murs les draps, les plafonds et les visages. A la guerre on comptait les morts. Ici, c'est toujours un seul qui meure. Porte 453 fermée à clé fin de l'histoire vous êtes arrivés à destination, escaliers marches couloirs étages se répètent en désordre. L'expérience de la disparition de l'autre aura été reléguée de force dans les tréfonds de nos machines individuelles. Le monstre court hors de l'enceinte et avale l'air dehors. La pudeur cachait bien autre chose que la pudeur elle-même. Une honte inavouée.

Il/elle marche dans les rues jusqu'à un jardin/parc/terrain vague. La lumière du jour porte des nuances que les néons ignorent. Des enfants jouent non loin de là, et leurs cris rappellent les anciens cris des cours de récréation qu'il/elle se souvient avoir crié un jour. Et ce souvenir lui semble inutile. Un seul qui meure. Un seul. Le monstre s'arrête. Il y a dans la bouche comme un goût de réglisse et de fer.

Plus tard. Dans l'enceinte du bâtiment, derrière la porte d'une chambre, quelques silhouettes blanches anonymes reconstruisent clandestinement un abri, loin de l'autorité. Tout le monde est réuni autour du lit, famille, amis, et d'autres encore. Le mourant est encore lucide. Il est prêt, et les autres le sont aussi.

Des mains blanches débranchent des prises pendant que des néons éclairent des couloirs vides, à intervalles irréguliers.

LE MONSTRE FAIT L'EXPÉRIENCE DE LA CONTEMPLATION.

Dans la matière épaisse de la foule dont il fait partie, le monstre ressemble à un animal que l'on aurait tenté d'assommer sans y arriver parfaitement. Et qui traverserait, groggy, le cours du temps que le hasard lui prête, avant de s'effondrer plus loin, plus tard, à l'abri des regards.

Entre deux néants, il est coutume de dire que la vie est un chemin que l'on parcourt, du point A jusqu'au point B, ou C pour les plus chanceux. La notion de mouvement orienté vers une direction semble convenir à beaucoup pour définir l'existence. De ce point de vue, celle du monstre ressemblerait alors à une errance, qui tout en portant le désir d'une direction, aurait perdu boussole/plan/consignes d'orientation, et qui tournerait sur place, avancerait trop lentement, ou se dirigerait carrément à contre sens. A l'évidence, le monstre n'a pas la conscience du sens ou même de la clarté de sa propre vie.

Le sens à bien y réfléchir paraît impossible ou inutile. La clarté est lointaine. L'animal assommé sait l'endroit de sa douleur, et peut imaginer le poids et la nature de l'arme avec laquelle il/elle fut frappé. Mais guère au delà.

La conséquence de cette impossibilité à dire pourrait se résumer ainsi. Où qu'il aille, le monstre dans sa marche est suivi par une pression invisible, qui s'insinue en permanence dans les replis de sa peau, pour y déposer désordre et inquiétude. Il/elle a beau sentir ce poids en lui/elle, il/elle paraît bien incapable de le nommer, et à plus forte raison de le comprendre.

De manière générale, le monstre peut vivre longtemps ainsi, avec juste l'intuition que quelque chose ne va pas, n'est pas à sa place ou n'est pas juste. Mais il arrive aussi que l'inquiétude se fasse plus forte, et menace de révéler l'animal dans sa plus stricte nudité/pauvreté/vulnérabilité.

Il existe alors des parades de fortune pour éviter ce que l'on ne veut pas voir. Il/elle stoppe sa marche/son travail/activité, traverse foules/magasins/périphériques, et se met à l'écart, délaissant pour un temps toute destination, lieu de rendez vous, point de chute, direction où se rendre. N'ayant pas pu trouver l'origine de sa peine, mais étant travaillé sans cesse par elle au dedans, le monstre s'esquive et souffle un peu.

Assis dans un parc, sur un banc, dans une gare, dans une aire de repos d'autoroute, dans son appartement, à l'abri, peut-être, le monstre fait en silence l'inventaire de ses contemplations, comme autant de parts intouchables de lui/elle, face aux assauts du monde.

Voir deux enfants laisser couler des filets de salive dans la rigole, interminables.

Assister à l'aube l'hiver. Regarder l'arrivée massive et paresseuse des cargos dans le port, chargés des ces containers rectangulaires bien rangés.

La mer devant nous paraît verticale.

Ces images/instants/souvenirs sont apaisants, mais ils n'apportent aucune force pour le combat. Le monstre aime pourtant à les passer en revue. Ils charrient un appel qu'il/elle parfois aimerait suivre.

Etre vissé sur un rocher pendant que la tempête arrache à la mer des vagues monstrueuses. Et rester encore, trempé, rester encore sans aucune idée de défi.

Son coin dans les calanques, ces rochers sur lesquels on va s'asseoir depuis l'enfance, chaque fois que ça ne va pas, chaque fois que ça va aussi.

Contempler, c'est être en dehors. C'est contraire à toute idée de participation, d'action, de mouvement. La belle affaire. Cela me plaît comme cela.

Les scintillements de la ville la nuit sont comme autant d'histoires en train de se faire ou défaire. Appel à désertion.

Se gaver de l'odeur de la terre mouillée par les premières gouttes de l'orage. Refermer la fenêtre et voir les bourrasques malmener les arbres sans en sentir sur sa peau le moindre souffle.

Appel à désertion. Supplication muette pour la désertion.

Rester assis dans le parc où l'on jouait 15 ans en arrière. Peut-être 20. Peut-être trente ans. Il y a cinquante ans. Ou ne plus savoir.

Désserter: abandonner complètement un lieu. Quitter son corps ou son poste sans autorisation. Rechercher les traces des anciens jeux, des anciennes constructions.

Face à la traversée obligatoire entre point A et point B, répondre par l'arrêt du mouvement, ou par le mouvement infécond.

Marcher la nuit à quatre heures du matin dans une ville inconnue, et ralentir volontairement sa marche. Se retrouver dehors, à l'extérieur. La mer est verticale, et lisse de surcroît.

Dans ces instants, le monstre a beau imaginer un reniement possible, il/elle ne peut prétendre à un véritable départ. Car malgré sa difformité, il/elle fait partie de la ville. Élément étranger et élément constituant en même temps. Souffrant de la masse, mais composant cette masse, et étant incapable de s'y soustraire. La seule désertion envisageable serait celle dans la foule ou dans l'anonymat.

Pourtant, le tout premier monstre, celui qui fut banni par les foules et les dieux, celui là était sans espoir de retour. Et de ce fait hors de toute inquiétude. Sa terre avait beau être aride et pauvre, elle était nettement délimitée, elle était son territoire.

Force est de constater que le monstre antique, malgré la violence de son arrachement, était peu à peu devenu, par la force des choses, un être indépendant. Libre de contempler chaque grain du sable de son désert, loin du vacarme des ses bourreaux.

L'idée de l'exode est devenu aujourd'hui un fantasme. L'au delà de la terre/des vivants/des dieux et des hommes n'existe plus. Les déserts

d'occasion empruntent le corps des métropoles. Même à l'écart, on fait toujours partie du monde, que cela plaise ou non.

On jouait là quinze ans en arrière. Peut-être vingt. Peut-être trente ans. Il y cinquante ans. Ou plus. Ou ne plus savoir.

Peu à peu, la contemplation du monstre est devenue dangereuse. Car reproduisant par l'euphorie un déchirement de longue date qui constitue la plaie, la difformité, la monstruosité même.

Regarder les photos des anciennes tournées. Entendre à nouveau cette fameuse chanson d'Alpha Blondy.

Que la séparation soit violente ou simplement neurasthénique, elle demeure. Il/elle le sait parfaitement.

Finalement, au delà d'être la blessure, on est aussi l'arme qui l'inflige.

Assis dans le parc, l'appartement, l'aire d'autoroute, il/elle sent son corps se courber, amorcer un mouvement de rétraction, chercher à se lover dans son propre sein. Il/elle se laisse entraîner en toute conscience dans cette trajectoire. Son corps et son visage s'arrondissent alors en une lente arabesque.

Au loin dans le port, les cargos amarrés paraissent comme autant de bêtes harassées et indifférentes, dans des enclos à ciel ouvert.

LE MONSTRE FAIT L'EXPÉRIENCE DU DON

Face à la possibilité grandissante de voir la loi commerciale s'étendre sur toutes les parties de la vie des hommes et devenir par là même le nouveau référent universel, le monstre cherche des solutions. Des moyens de résistance concrets et efficaces. Il/elle a beau être seul, et peu sûr dans sa marche, il/elle demeure déterminé.

Assis dans le métro, le monstre se souvient des cours d'histoire de l'enfance. On dit que la révolution de 1789 s'était notamment produite parce que l'homme religieux détenait une place de pouvoir excessive. La foule était descendue dans la rue pour le remettre à sa place, et avait substitué à la monarchie religieuse la république matérialiste et humaniste.

Aujourd'hui, ce serait plutôt le commerçant qui aurait pris une position dominante face au pouvoir politique; ce dernier devenant dans le meilleur des cas une force de résistance et de négociation, et dans le pire le simple bouffon d'un roi parvenu.

La menace que représente ce renversement est sourde mais bien réelle. Mais les gens qu'il/elle voit dehors, dans le métro, et les allées, et toutes les places où la rumeur peut s'entendre ou se voir, ces gens ne paraissent ni aptes, ni même désireux d'aller dans la rue, ne serait-ce que pour déchirer quelques affiches publicitaires.

C'est comme si la base d'échange aujourd'hui imposée n'était finalement pas si insuffisante que ça, comme si on pouvait s'habituer à tout, y compris à l'indifférence, y compris à porter l'incapacité d'agir, d'agir vraiment. Une simple habitude à prendre.

Pas assez de malheur pour aller risquer son corps. Mais pas suffisamment d'autre chose pour se sentir, soi et les autres, comme assouvis, ou calmes, ou non-séparés.

Dans le wagon du métro, une ombre passe en revue la générosité de chacun. Personne ne bouge, ni ne parle. Après un silence, l'ombre se met à soliloquer sur l'injustice de la société actuelle, et marmonne qu'il serait préférable de revenir au règne animal plutôt que de faire perdurer la mièvrerie humaine. Le métro s'arrête. La silhouette s'éjecte du compartiment, et regarde les portes se refermer sur le bloc humain qu'elle vient de traverser sans émotion. Il/elle, assis dans le wagon, pense en lui/elle: si nous étions revenu dans le règne animal, il y a longtemps que tu serais mort, dévoré par les autres. Mais la mièvrerie humaine dont tu parles, c'est celle qui au meurtre a substitué le laisser faire, le laisser dépérir, le laisser crever. L'indifférence, la non action et le silence détiennent une force formidable, car ils n'engagent à rien. La raison est passée par là. Tu n'as pas tout à fait tort finalement. L'humanisme est devenu un simple critère de l'inhumanité.

Le monstre, perdu dans ses pensées/doutes/questions ou angoisses sort mécaniquement du métro, et marche dans la foule à travers les couloirs,

truffés comme il se doit de réclames publicitaires. Dans les entrailles des villes, il y a toujours un endroit où ceux qui entrent et ceux qui sortent sont amenés à se faire face. Passant les portiques de sécurité, qui parfois sont agrémentés d'un vigile accompagné d'un chien, ou inversement, le monstre remarque non loin de lui un geste étrange. Une personne, avant d'emprunter l'escalator qui la ramène hors des boyaux bruyants et rapides, dépose sur une rambarde son ticket. Quelques secondes après, une autre personne, descendant l'escalator opposé, ramasse sans réfléchir le ticket devenu cadeau, passe le portique avec, et s'engouffre aussitôt dans les allées. Cela a pris quelques secondes. Ni le chien ni le vigile n'ont bougé d'un millimètre.

Le monstre s'arrête net. Cet acte a beau être anodin, voire risible, il constitue un indice important. Une réponse concrète et simple. Un don. Un moyen potentiel d'endiguer le flot de la loi du marché sans cesse ressassée. Un grain de sable ou de poussière, négligeable, mais capable cependant de gripper la machine à dire oui ou non, à dire j'achète ou je n'achète pas, j'aime ou j'aime pas, je vends ou je ne vends pas, non je ne vends pas bon allez si je vends quand même.

Le monstre, après avoir pris soin de déposer son billet sur la rambarde, court hors du métro et de ses tunnels, et imagine les formes possibles que son don pourrait prendre.

Bien sûr de l'argent. Dépanner. Donner aux mendiants des métros. Aux femmes assises par terre. Bien sûr. Mais cela ne suffit pas. Ça peut être dangereux. Acheter sa bonne conscience à peu de frais, c'est facile, on peut se dire après qu'on en a fait suffisamment. Non, il faudrait donner beaucoup plus. Un choix sera alors nécessaire. Donner, mais à qui. Qui le mérite. Qui serait juste.

Un inventaire non exhaustif s'offre à lui/elle.

Il y a les enfants malades en Afrique. Et puis les reconstructions d'écoles dans des pays en guerre. Les restaurants de fortune pour les plus démunis quand l'hiver arrive. Les vacances pour les jeunes en difficulté. Les femmes afghanes; les pandas en Chine; les dauphins menacés, les journalistes bâillonnés, les maladies sexuellement transmissibles, les ligues de droit de l'homme, de la femme, de l'enfant.

Face à la multiplicité des causes qui n'attendent que sa générosité, le monstre est impuissant à nouveau. Car tous les arguments qu'il/elle lit dans les dépliants paraissent valables. Tous sont dignes de foi et méritent son attention, sa participation. Comment choisir. Accepter l'idée du choix, c'est accepter qu'en même temps que l'on fait justice à l'un, on fait obligatoirement injustice aux autres. Et merde.

Les différents appels se mélangent dans sa tête. Mettre sur un plan de comparaison, même inconscient, enfants crevant de faim et tigres en voie de disparition, ça montre à l'évidence qu'il y a quelque chose qui cloche. Il faut faire autrement. Changer l'objet même du don.

Pourquoi pas le temps, l'énergie, et la somme des forces physiques et psychiques. Chacun peut au moins donner cela, qu'il soit fortuné ou non.

Le monstre alors se retrouve, deux après-midi par semaine, à organiser des goûters pour des personnes âgées sans famille ni richesse. Mais le temps qu'il/elle passe avec les vieillards à écouter les récits du maquis ou du décès du conjoint semble toujours trop court, et laisse un goût d'inachevé dans la bouche. Autre possibilité. Le monstre la nuit sert des soupes à des hommes-chiens, à peine reconnus comme humains, à peine traités comme tels, sortes de tabous vivants d'une société. Beaucoup doivent avoir intérêt à leur laisser la tête dans les ordures sans qu'elle dépasse. Car sinon, comment expliquer cette désertion de tous face à quelques corps périmés et inoffensifs.

Le monstre poursuit encore sa quête dans des géographies diverses. Jusqu'à partir hors des frontières user ses forces pour aider des hommes à construire des puits/bibliothèques/écoles/abris, dans des paysages dévastés ou arides.

Mais quelle que soit la valeur de son action, il arrive toujours un moment où le monstre est forcé de reconnaître sa propre limite. Des fois il faut quelques nuits. Des fois quelques mois. Mais la conclusion du don reste toujours la même.

Un palliatif dans le meilleur des cas peut faire oublier le mal, mais jamais le combattre. Un acte de consolation n'est pas fait pour changer les choses, mais pour les faire accepter. L'horizon du don, qu'il soit financier ou non, se restreint en lui/elle.

C'est comme si l'on était condamné à ramasser les décombres d'une humanité chancelante, sans jamais pouvoir en prévenir la chute.

Le monstre repart dans les rues. Sa propre bonne conscience à l'évidence n'a pas suffi. Qu'importe la bonne conscience d'un seul, quand la conscience collective est réduite à néant par la loi du commerce et du profit. Il/elle passe devant un théâtre. Une soirée de bienfaisance. Oui. Après tout pourquoi pas. La recherche s'arrête. Le monstre espère encore.

L'entrée est payante, et chère de surcroît. Il/elle vide son portefeuille, prend un billet et entre. Les fauteuils en velours respirent un humanisme chic, loin des hommes-chiens et de leurs bols d'eau chaude. Le théâtre est chauffé, propre et cossu. La salle est comble et applaudit chaleureusement. Le décor a coûté cher. Des caméras sont installées tout autour de la scène. La soirée a déjà commencé; elle est retransmise en direct dans tout le pays. C'est plus qu'une soirée de bienfaisance. C'est le grand bal annuel de charité de la Patrie. Le monstre s'assoit sur un strapontin, au fond de la salle, et regarde, comme ivre sous les lumières clignotantes, les chanteurs chanter et les acteurs connus haranguer le public. Sous les ballons, les sunlights et la musique, un rabatteur de foire en smoking exhorte les gens à appeler un numéro de téléphone, pour y déposer une promesse de dons financiers. Au dessus de lui, un compteur, symbole et conclusion de la générosité d'une nation entière. Le monstre observe le rabatteur de foire: il est mince mais

bien nourri. Il respire la santé. Non loin de lui, il y a toujours quelques enfants en chaises roulantes, prêts à saluer la caméra. Le rabatteur précise que sa participation à l'émission ce soir, ainsi que celle de tous ses confrères est bénévole. Le contraire eut été difficile à dire en direct, en gardant le sourire. Le monstre ne dit rien, et imagine le tableau hors de l'affect, en termes métaphoriques: le froid de l'hiver face à la chaleur de la main tendue, le tout sous paillettes, et gros plans sur les visages maladifs mais plein de gratitude. L'effet est imparable. Le spectateur peut enfin reprendre sa place active dans le monde, et décider, le temps d'un soir, si l'enfant handicapé mérite sa place dans la communauté. Le compteur grimpe. Posture illusoire certes, mais les chiffres sont là. Des millions voire des centaines de millions de francs créditent les comptes en banques des associations caritatives. Après tout tant mieux. De l'argent va vers une cause juste. Mais pourquoi celle là et pas une autre. Y a t il des causes plus justes que d'autres. A l'évidence oui. Celles qui portent la plus forte charge émotionnelle. Le monstre reste immobile face au déchaînement de la charité humaine. Il/elle se sent froid, glacé et métallique dans la tiédeur des bons sentiments exhibés comme preuve indiscutable d'humanité valable. Le jeu a été faussé quelque part, il cache sûrement autre chose qu'un commerce de bonne volonté. Le spectacle de l'émotion et l'émotion du spectacle sont devenus des conditions préalables à la manifestation d'une générosité. Il faut émouvoir avant de prétendre demander. Peu à peu, l'irrationnel prend le dessus. Tout est mis en oeuvre pour faire croire que le Christ ressuscite dans chaque signature de chèque. C'est fait pour ça. Ça marche. Le monstre regarde encore et commence à serrer le poing, à se mordre la lèvre, à pleurer sans sanglot.

Le présentateur/chanteur/acteur appelle à donner plus. Et les intonations de sa voix douce mais rabâchante se mettent à évoquer d'autres voix; celles des parents accroupis face au bambin, l'encourageant sans cesse pour finir sa purée, sa marmelade, son yaourt à la banane. Vous pouvez y arriver. Encore cinquante millions. C'est maintenant qu'il faut le faire. Le téléphone n'est pas loin vous n'avez qu'à le décrocher et composer le 3637, je vous rappelle que l'appel est gratuit. Nous resterons toute la nuit encore, tant que le record n'aura pas été battu. Il est de notre devoir, tous ensemble, de parvenir au delà.

Rien n'est pire qu'une société qui traite les enfants comme des adultes, sinon une société qui traite les adultes comme des enfants. Mais depuis que l'Église est tombée en désuétude, le masque de la compassion et de la miséricorde se cherche un visage. Il a donc fallu trouver des solutions de remplacements. Des bricolages pragmatiques. Il y a maintenant des records de bonté à dépasser. On organise des courses, des épreuves. L'humanisme de chaque entreprise fera monter le cours de son action. On donne à vue, pour pouvoir recevoir en hors champ. Ça respire de moins en moins sous les paillettes. Un

don est un acte gratuit. Peut-on dire pour autant que la gratuité existe. Et si on le dit, peut-on y croire vraiment?

Ce genre de communion sociale, loin d'être désintéressé, nourrit un processus complexe, dans lequel chacun, en échange de sa générosité, reçoit la garantie que les autres lui resteront reconnaissants. L'idée d'une gratuité possible s'efface peu à peu. Le monstre se lève enfin et quitte le théâtre.

L'amour du prochain a finalement enflé jusqu'à révéler ce qui le sous-tendait, en dessous. Une gigantesque entreprise de nettoyage d'un linge sale dont plus personne ne veut.

Finalement, le don n'est jamais qu'une injustice que l'on a travesti en la rendant morale. Je te donne ainsi tu m'es redevable, que ça te plaise ou non.

Les rapports dominants dominés perdurent dans la joie, et pour longtemps encore.

La porte est passée. Changement non pas de décor, mais de réalité.

Le gris après l'or. Les alarmes, les cris et les bruits des voitures après "New York New York". Le monstre disparaît dans la rue. Sa démarche est instable, tête basse, impossible de croiser un regard. Les hommes chiens marchent ainsi. Etrangers à tout et à tous. Ainsi on ne les remarque pas. Ainsi ils désertent, et sont désertés.

Dans le théâtre, une voix dit: "Nous avons dépassé les quatre cent millions de francs. Vous êtes formidables. Je crois que vous pouvez vous applaudir". Un temps. La foule applaudit.

LE MONSTRE PENSE A SA PROPRE DISPARITION ET S'EFFACE DANS LA BUEE

Le monstre traverse les ans. Et vieillit. Prend des formes différentes. Parfois le corps qu'il/elle éprouve n'est pas le corps qu'il/elle pense avoir. Ou alors c'est le visage qu'il/elle porte, qui ne ressemble plus à celui des anciennes photos, parfois vieilles de quelques années à peine. On devient peu à peu comme un lointain parent de soi-même.

Le monstre vieillit et traverse les âges. Autour de lui/elle, le flot de la vie à naître et à mourir suit son cours invariable. Il/elle voit des gens tomber et disparaître, pendant que d'autres apparaissent dans le monde. Il/elle voit des corps se flétrir jusqu'à être désertés, et d'autres chétifs et roses, prendre volume et consistance, jusqu'à ce que la parole les habite.

L'existence individuelle au vu du flot de la vie ne pèse pas lourd. C'est sûr. Cependant, lorsqu'il s'agit du décompte de ses propres jours, on serait tenté de croire l'inverse.

Mais il y a des avancées que l'on ne peut ignorer. Les calendriers n'ont aucune pitié face à la misère des hommes. Les années défilent avec une régularité effrayante. Le monstre avance, il ne peut pas faire autrement, il/elle avance et soudain ce sont dix, quinze ou trente ans qui se sont évaporés.

Debout face à la fenêtre, le monstre se surprend à faire le calcul de ses probabilités de survie en 2010, en 2030 c'est pas sur, en 2050 il ne reste que très peu de chances, en 2070 c'est la fosse assurée.

Les mathématiques n'ont jamais été charitables. Mais peu importe après tout. Car le temps peut être étiré par les hommes dans un sens ou dans l'autre. Les secondes de béatitude tracent des sillons plus profonds que les ans. La jeunesse une fois passée paraît quelques mois. Et l'ennui. L'ennui solitaire que le monstre traverse certains soirs a la pesanteur d'une vie entière.

Combien de fois a-t-on entendu les vieillards répéter que la vie était trop longue, et que lorsqu'on est fatigué, la mort n'a plus rien de tragique.

Le monstre ouvre la fenêtre de sa maison/appartement/ et fait rentrer de l'air. L'idée de la mort produit un effet étrange chez lui/elle. Elle le sépare pour un temps de sa recherche toujours inassouvie d'un autre, d'un peuple, d'une communauté.

Loin les foules, et loin les mains tendues, le monstre est pour cette fois seul, coupé du monde, à l'instar de ses lointains ancêtres. Il/elle s'assoit par terre.

Cette condition d'être périssable comme une denrée alimentaire est vexante quelque part. Il/elle se couche par terre. Une denrée alimentaire que le temps prendrait plaisir à dévorer lentement. Saloperie. Le monstre regarde le plafond. Tout de même, c'est étrange de se savoir un bout de viande en sursis, se dit-il/elle.

Le fait d'être en bonne santé importe peu. Il n'est pas besoin d'un corps malade, ni même d'un esprit chagrin pour se retrouver face à la certitude de sa disparition. Il suffit juste à un moment qu'elle soit éprouvée, non plus par la raison, mais dans le corps tout entier, âme et viscères incluses, pour qu'elle marque le monstre de manière indélébile.

Alors des enfants n'arrivent pas à dormir la nuit parce qu'il ressentent pour la première fois leur condition de mortel. Des mains se crispent sur des billets d'avion. On se met à redouter la moindre anomalie corporelle. On passe un peu plus de temps que d'habitude à sillonner les rubriques nécrologiques dans les journaux. On patiente. On fait de l'exercice un peu plus. On essaye d'arrêter de fumer, de boire, etc.

Chacun, face à l'évidence de la limite de son propre temps, est laissé seul pour trouver sa consolation. Conséquence logique de la liberté individuelle vécu comme fantôme collectif: on est devenu libre d'être seul pour s'imaginer mort.

Et quant à l'hypothétique existence d'un dieu omniscient, créateur, et garant d'une vie transcendant la mort pour ceux qui le célèbrent, on dira juste que le monstre peut y croire parfois, comme on veut croire qu'il fera beau un lendemain d'orage: sans aucune conviction, juste parce que ça aide à tenir.

Le froideur du sol carrelé est passée à travers les habits, et déborde sur le dos.

Il/elle se lève, va dans sa salle de bains, enlève ses vêtements et se regarde dans la glace. Sa chair nue indique des indices infaillibles de la vie: la respiration est régulière et calme. L'immobilité du corps n'est pas parfaite. Il y a une brillance dans le regard qui est due à une fine pellicule de liquide transparent qui protège chaque oeil.

Mais le miroir dévoile du même coup les chairs superflues ou absentes. Les marques. Les cicatrices. Et surtout le regard que le monstre tend vers lui-même, chargé du poids invisible des chocs, des brûlures et des étreintes inassouvies.

Les seins des jeunes filles tomberont d'ennui après les nuits blanches. Les sexes qui débandent après l'amour seront inertes sous le contact. Sous l'oeil du miroir, le corps nu est comme un petit manège de chair, à décomposition progressive.

A l'évidence, c'est dans les salles de bains que se trouvent les preuves de la mortalité.

Il/elle ouvre le robinet d'eau chaude du lavabo et laisse couler. Peu à peu, une vapeur épaisse se forme et envahit la pièce. Fixant à nouveau son image dans le miroir, il/elle voit sa propre nudité se fondre en silhouette. Dans une lenteur irréaliste, sur la glace, un corps devient amas de chair imprécis et trouble. Le pubis et les cheveux se distinguent encore, comme de petits aplats de couleurs. Le lavabo fume comme s'il brûlait sous l'action de l'eau. Le

monstre se voit disparaître dans la vapeur. C'est l'os qui aura le dernier mot murmure-t-il/elle. C'est l'os.

La montée progressive et continue de la température perturbe légèrement sa respiration. La fierté comme la fatalité d'être vivant désertent peu à peu. Il/elle pose lentement ses mains sur son visage, les paumes sur les yeux. Le silence du monstre est tel qu'il/elle n'entend même plus le bruit de l'eau, mais au creux de l'oreille le rythme sourd du manège de chair, plus loin, en dessous, le coeur qui bat, indifférent.

Sur la glace, la buée a fait naître des gouttes, qui glissent lentement, verticales, sur le reflet.

De la poussière à la chair. De la chair à la buée. De la buée aux gouttes. Des gouttes au sol. A la terre.

LE MONSTRE SE SOUVIENT DU TEMPS OÙ ON SORTAIT LES CHAISES PLIANTES.

Souvenir. Récit. Fiction imaginée, désirée et placée en horizon: dans le dos comme une mémoire réelle, un passé. Ou jetée au loin devant pour désigner un port possible.

On fait ce qu'on peut, on s'invente des histoires. Sur une possible communauté humaine.

Des souvenirs. Des récits. Des fictions. Des histoires pour les mêmes.

Le monstre en lui/elle dessine des images. Ou se rappelle.

Tous les soirs, entre cinq heures et neuf heures, des gens dehors.

Tous les soirs, du milieu du printemps jusqu'à l'automne passé, des gens dehors. Sans raison. Un crépuscule comme fond de tableau, s'étirant dans des heures tièdes et lentes. En bas des immeubles/maisons, des groupes se sont formés sans s'être donné rendez-vous. Les valides et les travailleurs rentrent, et rejoignent peu à peu les vieilles et les vieux dans l'inaction. Certaines fenêtres des maisons-immeubles sont entrebâillées, parfois deux pour faire courant d'air. Les portes des rez de chaussée sont ouvertes en grand. Les voitures sont garées. Les enfants sont torchés et jouent à un jeu quelconque. On s'adosse contre le mur. On sort les chaises pliantes. On s'assoit. Des bribes de conversation ponctuent le temps. On parle politique. Sport. Histoire de famille. Des verres par terre aident à capter une sorte de lassitude tranquille. Des bouteilles. Un peu de nourriture. On passe par tous les volumes de voix; la confiance, la parlote, l'engueulade, le cri. On parle avec n'importe qui, le voisin, le vieillard, l'inconnu au besoin.

Gaspillage en commun du capital-temps. Du capital-vie. Il serait difficile de déceler une quelconque difformité dans ces visages, à cet instant.

Les paliers emplis des corps, des contacts de la peau que permet le soir. Un soir qui laisse un peu d'air tiède s'infiltrer entre les solitudes.

Un récit. Une fiction. Une histoire pour les mêmes. Un souvenir menteur.

Peut-être le monstre a-t-il vraiment vécu ce temps là. Alors le rapport au présent n'en est que plus difficile.

Maintenant, aux mêmes heures, les mêmes corps à peine entr'aperçus au pied des immeubles disparaissent déjà dans les ascenseurs et les escaliers. Les paliers ont été vidés de leurs sentinelles de fortune, reléguées dans des maisons de repos/retraite/rééducation ou abandonnées au creux des places blanches.

Sur les écrans de télévision des propriétés privées miniatures, un connard à catogan se trémousse quotidiennement dans son costume bariolé, en échange d'un salaire égal à celui de l'ensemble des habitants d'un immeuble, qui tous les soirs le regardent enfermés/protégés/capitonnés dans leur clapier familial et le trouvent "rigolo". La gaffe aura été d'y prêter attention, plutôt que de le

laisser moisir dans un club de vacances pour cadres un peu fatigués et femmes de cadres un peu ennuyées.

De son appartement, à travers le rideau, le monstre regarde les gens rentrer du travail. Par la cloison, on entend le poste de télé, les bruits des couverts, des discussions. Ou les engueulades des couples fatigués d'être ensemble. Quelque chose d'infime l'empêche aujourd'hui de bouger de chez lui/elle. L'engueulade se poursuit à côté. Une alarme de voiture se met à lui répondre. Il/elle va dans la salle de bains et prend deux boules de cire qu'il/elle place dans ses oreilles, retourne à la fenêtre, et regarde à nouveau à travers la vitre. La nuit s'installe, les réverbères en ponctuation.

Le temps des chaises pliantes appartiendrait à une histoire passée, comme les révolutions.

Il ne s'agit pas de regretter le temps d'avant. Le temps d'avant sera toujours regrettable. Et le temps d'après toujours porteur d'espoir ou matière à se plaindre. La question n'est pas là.

A quoi sert un souvenir. Un récit. Une fiction. Peut-être juste à dessiner les contours de ce qui nous manque au présent.

La soirée passe. Et le monstre n'a pas bougé. Il/elle regarde toujours dehors, à l'endroit où il/elle se souvient/s' imagine avoir été, assis sur une chaise pliante, baigné avec d'autres dans des heures nonchalantes.

Plus tard, dans la nuit, après que les cloisons se soient tues, le monstre sur son lit ne parvient pas à dormir. Il/elle se lève, les boules de cires toujours dans les oreilles, marche pieds nus vers la fenêtre et entrouvre une dernière fois le rideau.

En bas, au pied des bâtiments, des silhouettes fantomatiques attendent les clients qui les délivreront de leur ennui. Que ce soit dans la légalité ou non, le commerce semble toujours avoir le dernier mot.

Un rideau anonyme se ferme sur la façade silencieuse d'un immeuble. Il est l'heure d'aller se coucher. Et rêver, peut-être. A d'autres fictions. D'autres récits.

Dehors, la nuit enveloppe la ville comme des bras enserreraient un corps inanimé.

LE MONSTRE ENVISAGE UNE PAIX POSSIBLE ET PERÇOIT UNE VÉRITÉ INNOMMABLE DANS LES COURSES DE CHEVAUX.

Lorsque sa quête malade l'atteint au delà du raisonnable, il arrive que le monstre se réveille le matin avec une main qui tremble, ou le ventre noué. Son incertitude va croissante, des fois jusqu'à l'effacer complètement. N'ayant pas trouvé les réponses qu'il/elle cherchait, ou trouvant à chaque fois des réponses qui ressemblent plus à d'autres questions, il/elle se laisse soumettre à l'intérieur de lui/elle, presque en douceur, toujours sans s'en apercevoir, à une pression que l'on pourrait nommer pression d'indifférence. Des corps peuvent tomber, il faut en voir un certain nombre avant de prendre l'habitude de se dire: la chute est un simple phénomène de gravité universelle.

Des outils ont été disposés ici et là, faits pour cultiver l'indifférence, ou à défaut d'indifférence, une sorte d'activité de substitution. Et pourquoi ne pas prendre des cours de tango. Ou apprendre une langue étrangère. Aller au théâtre. Au cinéma. Mettre de l'argent de côté pour partir en voyage. Une paix possible est envisageable, une paix qui ressemblerait à une sorte de renoncement. Au plus le monstre se sent poreux au monde, au plus il/elle en ressent la violence, le chaos et la distance. Et les lignes tracées là sur les panneaux publicitaires sonnent comme autant de devoirs à remplir avant de prétendre exister. Le devoir du bonheur. Le fantasme du grand gagnant dans l'arène de la joie de vivre. Il existe des chemins pour vivre bien. Donc bien vivre. Il suffit de les suivre. Et laisser la tranquillité chèrement achetée, désirée et consommée, faire son travail de sape dans nos dernières enclaves de rage. Est-ce que vos tasses à café vous ressemblent. Et si la bourse profitait à tout le monde. Etes vous un bon coup. Vous n'êtes plus à l'abri d'être riche.

Le monstre branche son aspirateur et nettoie sa maison. Il/elle s'est construit ainsi, seul dans son appartement, toute une série de petits rituels domestiques, une manière d'organiser le chaos. Autant de petites consolations.

Je garde l'eau de la vaisselle, au cas où quelqu'un viendrait manger. J'essaye de changer le message sur le répondeur tous les mois. Je nettoie les vitres et change les ampoules, je ne me laisse pas aller.

Vous passerez une soirée entière avec une star. Que faites vous pour retarder le vieillissement de vos cellules. Si la roue s'arrête sur la case Joker, vous pourrez gagner 10.000 francs par mois pendant dix ans, net d'impôts.

Le monstre, ne sachant plus comment gérer sa culpabilité se met à répéter en lui/elle-même: ce sont eux autant que moi. Ce sont eux autant que moi. Dans ces instants, il/elle se met à percevoir sa limite d'action individuelle comme impasse et seule vérité palpable en même temps. La perspective future d'être

autre que séparé ressemble à la carotte au bout de la canne qui fait avancer l'âne.

Le contact d'une main dans la rue effacerait ces heures interminables. La voix d'un autre adressé à lui/elle, directement, engendrerait peut-être une sortie hors de la sphère de cette contemplation nauséuse du monde. Mais après tout, le monstre n'a pas la puissance d'un dieu. Ni la volonté d'un peuple.

Il/elle laisse tomber l'aspirateur au sol et allume la télévision. Les sourires figés des filles bondes des garçons mal rasés de 20 ans sur l'écran semblent toujours promettre le même refrain, non pas que les choses iront mieux, mais surtout qu'elles ne changeront jamais. Je suis un monstre plein, mais pas comblé. Je suis un monstre plein, mais pas comblé. Maintenant autour de lui/elle, les vitres paraissent à moitié nettoyées. Le répondeur sans message. Des boules de poussière ont été oubliées à l'angle des pièces ou sous le lit. Des vaisselles toujours à un couvert, une assiette.

Et il suffit qu'à ce moment là, qu'à ce moment précis, la télévision diffuse les images d'un crash d'avion, d'une guerre militaire, ou même la vie des animaux montrant le guépard égorgeant la gazelle, pour que le monstre s'effondre et se dissolve totalement en lui-même, et se mette à pleurer les mains cachant le visage, à crier dans le vacarme de l'aspirateur, ou se taise jusqu'au lendemain matin.

Je me voudrai inoccupé dit-il/elle. Alors le monstre ne crie plus ni ne pleure, à cet instant il/elle espère seulement que l'indifférence pourra le prendre/la prendre, loin du cynisme comme de la naïveté.

L'indifférence est possible. Il/elle en a la preuve tous les jours. La preuve écrite dans les mains et les visages des hommes. Après tout, l'inaction généralisée ne fait obstacle à la vie individuelle que si on la considère comme faisant partie de sa propre sphère privée. L'aspirateur, même jeté au sol continue à avaler la poussière avec tant de simplicité qu'on en viendrait à regretter de ne pas être une simple machine ménagère. Il faudrait arriver à se convaincre que la boue/l'incapacité d'agir/à être ensemble n'est qu'un signe des temps et rien de plus. Un signe des temps. Comme les tempêtes qui arrachent les toitures et font couler les navires pétrochimiques. Comme les éclipses de soleil. Comme la pluie. Sans raison. Sans cause. Sans destination. Etre tranquille avec comme seul objectif la réalisation de son propre désir, voilà un naufrage qui ne manque pas de charme. Un peu de simplification n'a jamais fait de mal à personne. Si on se met à trop penser aux autres, on ne vit plus. Vous comprenez, j'espère. Oui vous comprenez. C'est sur. Le monstre désire le calme, et le calme seulement, même s'il pressent ce calme comme moyen d'anéantissement d'une certaine partie de lui/elle. Sa monstruosité, justement.

L'aspirateur s'éteint soudain, comme gavé de poussières. Et le silence qui suit frappe le monstre comme une bourrasque d'air.

Il/elle se redécouvre tout à coup. Là. Hors du marasme et du rêve, loin des gazelles et des guépards. Loin de cette inquiétude qui n'est peut-être que le résultat d'un excès de sa colère sans objet. Lui/elle, seul, posé en plein milieu de la pièce, cul par dessus tête, les larmes au visage, face à l'écran muet. La télévision allumée sans le son diffuse des courses de chevaux.

Il/elle après un silence, part d'un rire généreux et plein, qui le fait tressaillir jusque dans son équilibre sur le sol. Le monstre rit et sa voix est gorgée, comme pleine à rabord. Son rire explose en éclats, qui fusent dans des directions contraires et incompréhensibles. Et cette impossibilité croissante à le maîtriser.

Silence. Les jockeys sur leur montures passent la dernière haie.

Il/elle murmure pour lui/elle, en articulant exagérément, et en séparant bien chaque syllabe:

"Je crois qu'au final on reste seul."

Et son rire repart de plus belle, l'empêchant d'en dire plus. L'après midi/la journée/la nuit se termine.

La fin de la course a épuisé les chevaux. Mais leur respiration rapide atteste sans doute possible qu'ils sont toujours vivants.

UNE FIN POSSIBLE.

Portes ouvertes sur les appartements. Les immeubles. Les habitations. L'aube en prémisses au dehors. Des portes ouvertes. Des entrebâillements impudiques exhibent des intérieurs.

Cinq heures du matin.

Quelques vêtements en désordre dans les penderies. De la nourriture sur la table, intacte. Des photographies accrochées aux murs; des photographies de visages sur les rebords. L'aube en prémisses au dehors.

Un lit défait comme point d'horizon. Des traces de repas dans l'évier. Un amas de cheveux coincés dans les grilles arrondies des bacs de douche.

Des dessins ont été faits avec les doigts, sur les miroirs autrefois embués des salles de bains.

Remparts intimes. Espaces abandonnés. Protections délimitées face à la violence/sauvagerie du monde. Des portes ont été ouvertes, dévoilant au regard étranger l'emplacement des secrets pauvres: des cassettes pornos, des journaux intimes, des photos qui heurtent, des lettres de séparation.

Des objets jonchent le sol, vidés de l'émotion qu'on leur avait prêté, frôlés par la lumière d'une aube indifférente. Des forteresses célibataires laissées à l'abandon; vidées. Comme éventrées. C'est pas fini.

Cinq heures du matin. Un trousseau de clés pend sur la serrure; coté extérieur.

Dehors. Il y a dehors. Quelque chose. Quelqu'un qui patiente. Sans être le seul.

Le monstre descend les escaliers qui conduisent au dehors. Le bruit de ses pas reste sans écho. Le sommeil étreint l'immeuble. Derrière les cloisons, des gens rêvent, oublient, récupèrent. Les muscles se reposent des courses et combats de la veille, et se préparent pour ceux à venir. Les couples dorment ensemble, ou séparément. Les enfants s'imaginent grands. Les adultes s'imaginent morts, et froissent les draps qui les recouvrent. C'est pas fini.

Les pas du monstre l'emmènent peu à peu au delà des fictions et des rêves, seul, vers une ultime confrontation. La nuit s'achève. C'est l'heure des restes, des insomnies, des commencements.

Il/elle ouvre la porte d'entrée. L'air au dehors s'engouffre et fait frissonner la peau. Le monstre avance, s'arrête à la lisière. Face à lui/elle, la rue déserte. Pas de foule. Du silence. Des places de stationnement vides. Des figurants. Des réverbères allumés. Au creux du monstre demeurent les questions/doutes/peines irrésolues, comme une vermine qui se serait logée en lui/elle, jusque dans ses parts les plus secrètes. Finalement le problème ce serait quoi. Ce serait l'acte de vivre, pauvre comme une pierre. Il faudrait définir cette tonalité absente. Ressasser encore une fois les contours de la plaie, du désir, du besoin, de la nécessité. Peut-on encore vivre avec les autres, dans le peuple des hommes, aussi incomplet et improbable soit-il, ou

bien est-on condamné d'avance à rester à la périphérie, prisonnier des fantasmes de révolution/de calme/de succès. Le problème reste entier. Les anciens temps sont loin, comme les anciens espoirs. C'est pas fini.

Le monstre au pas de la porte d'entrée est seul face à la naissance du jour, avec comme seule arme, comme seule protection et comme seul discours sa blessure/différence qu'il/elle porte sur le visage, sous la peau, le cœur.

Où sont les promesses de poèmes. Où sont les promesses des poèmes. La rue est inerte. Des flaques de l'averse précédente reflètent les halos des réverbères. Mirages en vue.

Il y a dehors. Quelque chose. Quelque chose que nous n'avons pas encore nommé. Quelqu'un qui patiente. Un peuple entier patiente. Une humanité silencieuse, tapie entre les mailles des certitudes. C'est pas fini.

L'aube en prémisses. Dedans des forteresses éventrées. Dehors quelques figures anonymes déambulent ça et là, en quantité négligeable. Le monstre regarde non loin de lui/elle des balayeurs en vert et des chiens insomniaques, des corps à peine debout qui sillonnent entre les murs sans direction aucune. Comme une part secrète de la ville que la ville étoufferait à la lueur du jour, sous les foudres, les alarmes et les courses. Sur le sol, quelques silhouettes se mélangent à des cartons. Autant d'étreintes obscènes et improbables. Derrière lui/elle, la porte d'entrée de son immeuble/appartement/maison d'habitation demeure entrouverte, comme un appel insistant à rentrer chez soi, à calmer l'angoisse, la colère et la honte. À cultiver dans la plus stricte intimité son paradis domestique/son jardin/ses chances de survie.

Il est possible de vivre sans les autres. On a la vie devant soi. La vie devant soi. L'expression est déjà révélatrice du destin que les hommes se sont construits.

La-Vie-Devant-Soi.

Le monstre pose le pied sur l'asphalte et commence à marcher. Dans son dos traînent les heures passées/tentées/brûlées/perdus à chercher, les mains vides, d'autres mains ou contacts éphémères non payants. À imaginer des formes pour le combat. À inventer des postures de fortune pour endiguer la boue. C'est pas fini. La lumière se propage lentement dans les allées, et donne aux silhouettes aperçues des couleurs familières. L'air à cette heure lave les visages que l'inquiétude/l'ennui/la rage ont gardé éveillés la nuit entière. Le vacarme des hommes est lointain. Les vitrines et les portes d'entrées des magasins demeurent sombres et silencieuses, loin de l'arrogance clinquante des produits à vendre/à acheter. La ville ne transpire pas encore sa puanteur moderne, rapide et électrique.

Les balayeurs comme des sentinelles. Les rues des feuilles blanches. Les visages des chiens et des hommes se mélangent. L'aurore froide accentue l'irréalité du tableau. Le monstre avance. Ses pas pour la première fois ne s'accroissent pas sous l'effet de la panique, ni ne ralentissent, alourdis par trop de peine. Il/elle avance, un trait vertical sur un aplatissement de sol, dans un rythme

inchangé, le regard non pas perdu au loin mais suffisamment éveillé et détaché en même temps pour contenir toutes les courbes et les détails des murs, et la démarche accidentée des chiens, et le calme du visage d'un homme au balais, poussant les feuilles/papiers/déchets vers les caniveaux.

Le sommeil des hommes semble porter ce calme qu'il/elle n'a cessé de chercher.

Faudrait-il poser le sommeil sur chaque blessure pour qu'elle cesse, et cultiver l'oubli pour s'en convaincre? La sérénité de la ville n'est qu'apparente, il est facile de le deviner. Bientôt le soleil amènera le mouvement, le mouvement conduira à la rapidité et la rapidité imposera la sélection entre les hommes. Alors l'usine moderne pourra repartir à plein régime, et à nouveau les hommes se feront les instruments de l'inhumanité, consciemment ou non, et ils continueront de pisser sur leur prochain la journée avant d'aller embrasser leurs enfants le soir, fiers comme des immortels, fiers d'avoir pu un jour de plus tenir debout dans un champ de corps qui tombent. Et les corps au sol n'auront pas mérité leur chute mais seront tombés quand même, sans aucun sens valable; laissant derrière eux les vivants, leur léguant comme seule consolation la certitude de la disparition à venir, la seule certitude de l'anéantissement.

C'est pas fini. C'est pas fini. Qu'importe les larmes d'émotion ou de rage qu'on a pu verser sur soi et le monde. Qu'importe les courses et les murs qui les reçoivent. Les seules promesses à venir, ce sont celles de la mort et du combat permanent. Les balayeurs et les chiens disparaissent peu à peu du champ de vision. Le monstre avance dans des rues inoccupées et lissées par la pluie. Sur les lèvres, un sourire en entaille. Le sens n'existe pas. La clarté est lointaine. Je voudrais me battre sans haine. Juste me battre sans haine, dit-il/elle

A la même heure, au creux des intérieurs et des chambres à coucher, les sonneries des réveils électrocutent les imaginaires. Les corps rassasiés ou non se préparent à l'arène/à la foule/à l'ennui. La radio allumée annonce que le monde existe encore et qu'il se porte bien. C'est pas fini. La marche du monstre est comme sa seule résolution. Sa tête penche légèrement, comme pour mieux voir à l'endroit une image de travers.

La ville s'éveille. Les rues se peuplent. Accélération de voitures. Pas sur l'asphalte. Sonneries de téléphones et sirènes de véhicules d'urgences se répondent. Les métros s'engouffrent dans les tunnels, et en ressortent après. Petite fête foraine pour adultes. Pas sur l'asphalte. Des hommes et des femmes endormis se croisent sans se dire qu'ils s'aiment ou qu'ils ne se sont jamais aimés. Les néons des Sex Shop clignotent déjà. Des clés ferment des portes et ouvrent des bureaux.

Plus d'ennemi. Plus de souvenirs d'une naissance étrange. Plus le goût de la mort dans la bouche. Plus de gens uniques à tous les coins de rue. Plus de contemplation lâche de la mer. Plus de happy end foireux. Plus de désertion

voulue. Plus de désertion possible. Ne reste qu'un vivant déformé, seul, debout sur le trajet qui le mène à la fosse. Peu importe. Il n'y a qu'une seule destination et la marche n'a pas à se soucier de sa durée. Elle a simplement lieu.

Les chiens et les hommes en vert laissent la place. S'enfuient. Se dissolvent. Disparition totale des images et de leur poésie de fortune. Il/elle ferme les yeux encore une fois. C'est pas fini. Je suis encore là.

Dans la clarté de l'aube une guerre commence.

Marseille-Istanbul-Paris
Mai 2000-Février 2001